

## La guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy\*

par

Yvon Le Bras  
Brigham Young University  
Provo (Utah) USA

### RÉSUMÉ

Publié en 1945, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy est considéré à juste titre comme un roman-clé de la littérature québécoise qui s'était voulue jusque-là, à quelques exceptions près, comme une littérature édifiante, tournée vers le passé et attachée à la terre. Fruit de l'expérience personnelle, il s'inscrit dans la continuité du réalisme social et du naturalisme français en jetant un éclairage nouveau sur le présent et l'avenir problématiques d'un faubourg populaire de Montréal à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Si *Bonheur d'occasion* illustre mieux qu'aucun autre roman québécois de cette époque la détresse, le malheur et la solitude qui accompagnent l'existence misérable d'une population urbaine éprouvée par le chômage, il se caractérise par la place toute particulière qu'occupe le thème de la guerre dans son tissu textuel. Plus qu'une simple toile de fond, elle s'impose dans les propos qu'échangent ses protagonistes et se fait l'écho d'un débat qui ne peut laisser indifférent le lecteur d'hier et d'aujourd'hui.

### ABSTRACT

Published in 1945, *Bonheur d'occasion* by Gabrielle Roy is rightly considered as a key novel in Québec literature which was up to that time, apart from a few exceptions, a norm-affirmative literature turned toward the past and attached to the earth. A product of personal experience, it can be situated in the context of French

---

\* Version remaniée d'une communication présentée au Conseil international des études francophones (CIEF), à Ottawa, en juin 2005.

social realism and naturalism, as it depicts the problematic present and future of a working class suburb of Montréal on the eve of World War II. Although *Bonheur d'occasion* illustrates better than any other Québec novel of this period the despair, misfortune, and loneliness accompanying the miserable existence of an urban population plagued by unemployment, it is characterized by the particular place occupied by the war theme in its textual fabric. More than a simple background, it emerges in the verbal exchanges between its protagonists and echoes a debate that cannot leave yesterday's or today's reader indifferent.

---

Alors que nous célébrons cette année le soixantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, il semble à propos de rappeler qu'en 1945 également, avec la parution de *Bonheur d'occasion*, la littérature québécoise entra dans une ère nouvelle. Jusqu'alors repliée sur elle-même, «d'inspiration rurale et idéaliste» (Sirois, 1982, p. 127), elle s'ouvrit du jour au lendemain à une réalité qui dépassait ses frontières spatiales et temporelles pour s'inscrire dans une perspective plus universelle de la condition humaine.

La critique attribue souvent l'originalité et le succès de *Bonheur d'occasion* à l'irruption de la ville dans la fiction romanesque québécoise, «avec tous les problèmes d'industrialisation et d'urbanisation rapides» (Sirois, 1982, p. 127) que la crise économique des années trente avait engendrés. Que Gabrielle Roy, elle-même déracinée de son Manitoba natal, ait choisi délibérément de situer l'action de son roman à Saint-Henri, faubourg populaire de Montréal, pour évoquer le sort des milliers de ruraux venus grossir les rangs des citadins à cette époque, illustre clairement sa volonté de témoigner, comme elle le fit ailleurs dans des articles publiés entre autres dans le *Bulletin des agriculteurs*, des changements profonds auxquels se trouvaient alors confrontés les Québécois. Ce nouveau contexte social évoqué objectivement et sans idée préconçue dans *Bonheur d'occasion* ne pouvait donc qu'éveiller l'attention des lecteurs trop longtemps exposés à des œuvres romanesques dont la seule raison d'être était de dénoncer le mal et le péché ou de valoriser le bien et la vertu.

Parallèlement à l'intérêt qu'il suscite en tant que roman réaliste, *Bonheur d'occasion* a la particularité de mettre en rapport le temps fictif de l'histoire qui nous est narrée au temps réel de l'Histoire, en l'occurrence une période d'environ trois mois, soit de la fin février à la fin mai 1940, au cours de laquelle, de part et d'autre de l'Atlantique, la terrible réalité de la guerre pénètre peu à peu les esprits avant d'éclater brusquement sur le front occidental. Les indices temporels qui jalonnent le récit ne laissent aucun doute à ce sujet puisqu'ils permettent de nous rendre compte que l'action du roman commence en gros six mois après la déclaration de guerre du Canada à l'Allemagne et se termine à la veille de la «bataille de France», alors que les blindés allemands s'apprêtent à franchir la Somme et la Meuse<sup>1</sup>. La «drôle de guerre», période sombre s'il en fut, sert donc de toile de fond au roman et en souligne le ton apocalyptique.

Bien que l'on ne sache pas avec certitude quand Gabrielle Roy a mis son roman en chantier, il est intéressant de noter néanmoins comme le fait François Ricard, son biographe, que les débuts de *Bonheur d'occasion* seraient immédiatement postérieurs à la découverte qu'elle fit de Saint-Henri, «événement qui peut avoir eu lieu aussi bien au printemps de 1940 qu'à celui de 1941» (Ricard, 2000, p. 259). Le temps de la rédaction du roman coïncidant pratiquement avec celui de la fiction, tout indique que la romancière ait cherché à recréer pratiquement sur le vif ses impressions d'un quartier de Montréal et de ses habitants, microcosme en quelque sorte du peuple québécois d'alors, surpris par la guerre et entraîné à son corps défendant dans le conflit.

S'il est bien question de la guerre dans *Bonheur d'occasion*, il s'agit moins pour Gabrielle Roy de chercher à la représenter dans sa réalité que d'en souligner toute la problématique en adoptant strictement le point de vue des événements de l'hiver et du printemps 1940 qui fut le sien et celui de ses compatriotes. Dans un pays où, contrairement à d'autres, le service militaire obligatoire n'existait pas, faire la guerre n'était pas une chose évidente. De plus, la présence en son sein de deux communautés linguistiques et culturelles ne se réclamant pas de la même mère patrie ne pouvait que compliquer les choses. Tout comme en 1917, l'idée de se battre

pour l'Angleterre n'est guère populaire au Québec après la déclaration de la guerre et fait l'objet d'âpres débats. À ce propos, Paul-André Linteau et ses collaborateurs précisent dans leur *Histoire du Québec contemporain*:

[...] Même si les opposants à la conscription se retrouvent un peu partout au Canada, c'est au Québec que le problème prend une ampleur particulière.

Il faut dire qu'aux élections provinciales de 1939, les chefs libéraux fédéraux, désireux d'assurer la défaite de Duplessis, prennent solennellement l'engagement de s'opposer à la conscription. Celle-ci sera néanmoins décrétée, mais on y parviendra par étapes. En 1940 est adoptée la loi de la mobilisation des ressources nationales qui permet le recrutement obligatoire pour la défense du territoire canadien. Tous les hommes et les femmes de 16 ans à 60 ans sont tenus de s'enregistrer. À partir de ces listes, le gouvernement appelle par étapes des groupes d'hommes, d'abord des célibataires et les plus jeunes, puis les hommes mariés. Ceux-ci sont d'abord mobilisés pour trente jours, puis pour quatre mois et, en 1941, le service obligatoire devient permanent pour certaines classes d'âge.

Pour le service outre-mer, on recourt au volontariat, tout en exerçant de fortes pressions sur les conscrits pour qu'ils se portent volontaires [...] (Linteau *et al.*, 1989, p. 147)

Dans ce contexte, on comprend mieux pourquoi Gabrielle Roy aborde le thème de la guerre dans son roman d'abord et avant tout comme un sujet de conversation, une question d'opinion, seule l'armée et la possibilité de s'y engager faisant partie de l'univers romanesque. Dès les premières pages du livre, il est clair que la romancière, pour suppléer aux insuffisances du récit événementiel d'une guerre encore en préparation ou à peine entamée, y privilégie le récit de paroles, médium par excellence de l'illusion référentielle. Ainsi, c'est dans ces lieux publics que sont les *Deux records*, un casse-croûte de Saint-Henri, et le petit restaurant de la mère Philibert où se retrouvent régulièrement les désœuvrés du quartier qu'un discours contradictoire sur la guerre et son corollaire la conscription prend forme. Comme ces débits de boissons sont fréquentés par certains protagonistes et d'autres personnages secondaires du roman, ils font aussi office dans le récit de points d'intersection spatio-temporels d'une intrigue qui, avec le passage du temps, entraîne ces derniers

vers un même destin collectif symbolisé en guise d'épilogue par le départ des troupes à la Gare Bonaventure de Montréal.

Dans un roman qui compte trente-trois chapitres, la place réservée au discours sur la guerre peut paraître restreinte à première vue puisqu'il ne se développe vraiment que dans les chapitres III, IV, XII, XX et XXVI. On ne peut s'en étonner quand on sait que sa trame narrative fort complexe y fait une large part à deux intrigues principales: d'une part, celle des aventures sentimentales de Florentine avec Jean Lévesque et Emmanuel Létourneau et, d'autre part, celle des tribulations de la famille Lacasse et tout particulièrement de Rose-Anna et d'Azarius. L'approche inexorable de la guerre que rappellent les défilés au son du tambour des premiers corps expéditionnaires formés de volontaires de Saint-Henri qui viennent ponctuer le récit<sup>2</sup> n'y figure en effet qu'en contrepoint, tout comme d'ailleurs l'évocation de la situation malheureuse des jeunes du quartier

[...] comme Alphonse, Pitou et Boisvert, en butte à un chômage endémique relié à la crise économique, lesquels, après avoir tué le temps au restaurant de la mère Philibert, devront pour la plupart prendre un fusil comme premier instrument de travail [...] (Sirois, 1982, p. 127)

Soucieuse de s'approcher de «la langue parlée de Saint-Henri sans aller cependant jusqu'à faire de cette langue une transcription absolument fidèle» (Painchaud, 1998, p. 73), Gabrielle Roy nous laisse entrevoir dans les dialogues de *Bonheur d'occasion* au sujet de la guerre ce que put représenter dans l'imagination des petites gens un tel événement et ses conséquences. Ce faisant, elle nous donne aussi une idée de l'état d'esprit des Canadiens en général, et plus précisément des Québécois francophones, sur le point de se lancer dans l'abîme.

Au chapitre III, par exemple, trois attitudes vis-à-vis de la guerre sont illustrées par les interventions successives de personnages défendant passionnément leurs convictions. Tout d'abord, la voix des opposants à la conscription comme Sam Latour, le patron des *Deux Records*, se fait entendre en s'étonnant que la France, mal préparée, ait déclaré la guerre à l'Allemagne sans doute poussée par l'Angleterre:

[...] Supposons que moi, là, je suis en guerre avec toi, mon gros. Bon, je suis derrière mon comptoir. OK! Tu peux pas m'attaquer de devant, mais qu'est-ce qui t'empêche par exemple de faire le tour pis de me poigner par derrière? Ça, fit-il, mimant l'attaque puis la surprise, se reculant d'un bon en indiquant la brèche, ça, c'est la guerre. La stratégie. Non, pour moi, c'est pas l'Imaginot qui empêchera les Allemands de passer. La France a p't-être commis une grosse faute en se lançant dans la guerre... (Roy, 1993, p. 44)

À quoi s'efforce de répondre Azarius Lacasse, représentant des partisans de la conscription:

[...] pour dire la vérité, l'Anguelterre avait pas plus le choix que la France dans l'affaire de Munich [...]  
 [...] Mais c'est d'abord pour arrêter l'Allemagne féroce comme toujours qui plongea sur la Palogne sans défense et qui a déjà tout coupailé l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Y a une autre raison pour la guerre que les intérêts de l'Anguelterre... Des raisons d'humanité... (Roy, 1993, p. 44)

Entre ces deux opinions extrêmes, reposant soit sur la haine de l'Angleterre, l'ennemi héréditaire, soit sur l'amour de la France et des valeurs humanistes. Celle des cyniques comme Jean Lévesque qui voient dans la guerre l'occasion pour tous d'en profiter, d'une manière ou d'une autre, ajoute une note grinçante à cet échange verbal:

[...] Moi, je vois que des profiteurs. Regardez, depuis six mois seulement que la guerre dure, combien de gens déjà en profitent? À commencer par ceux qui se font une job dans l'armée [...] Puis les gars des usines de munitions à c'te heure, vous pensez pas que ça fait leur affaire, la guerre? D'un bout à l'autre de l'échelle, c'est le profit qui mène. On est tous des profiteurs, ou si vous aimez mieux, pour ne pas nuire à notre effort de guerre, disons que nous sommes tous des bons patriotes.

[...]  
 Mais notre patriotisme, continua-t-il, ça consiste en plus gros profits pour ceux qui restent en arrière que pour ceux qui vont se faire casser la gueule au front. Attendez encore un an, et vous allez en voir de belles dans le pays, et des discours à l'avenant, et des speeches qui vont vous mener loin ( Roy, 1993, p. 47).

Comme pour ne pas laisser le dernier mot à Jean dont les arguments ont momentanément fait taire ses interlocuteurs,

Gabrielle Roy dès le chapitre suivant reprend ce débat en substituant ses participants et en focalisant notre attention cette fois sur Emmanuel, qui vient tout juste de s'enrôler dans l'armée. Face à Alphonse, Pitou et Boisvert, ses amis d'enfance, que le chômage a réduit quasiment à la mendicité, la nouvelle recrue, en dépit de leurs objections de révoltés contre la société qui a fait d'eux des marginaux, impose une conception de la guerre prenant le contre-pied de celle de Jean:

[...] Les gars qui ont de l'argent, c'est eux autres qui décident si vous allez travailler, vous autres, oui ou non, selon que ça fait leur affaire ou bien qu'ils s'en fichent. Mais la guerre, c'telle-ci, va te le détruire le maudit pouvoir de l'argent. Vous les entendez dire à tous les jours que les pays peuvent pas tenir du train qu'ils vont à dépenser je sais pas combien de millions pour des bateaux qui se font couler, pour des avions qui prennent en feu, pour des tanks qui durent pas trois jours. L'argent s'en va pour la destruction pis se détruit lui-même. Eh ben! Tant mieux! Parce que l'argent, c'est pas la richesse. La richesse, c'est le travail, c'est nos bras, c'est nos têtes à nous autres, la grande masse. Et c'est c'te richesse-là qui va faire vivre le monde, tous les hommes dans la justice.

[...] on a toujours donné tout ce qu'on avait à donner pour la guerre. On le donnera encore une fois. Mais pas pour rien, c'te fois-citte. Un jour, faut que les comptes se règlent (Roy, 1993, p. 62).

Au delà de la nécessité de s'appuyer sur l'industrie de l'armement que l'effort de guerre enrichit aux dépens du plus grand nombre, ce protagoniste se fait le porte-parole de la romancière en affirmant qu'il importe de considérer le bien-fondé de l'action des alliés, qui est de faire triompher la justice humaine, plutôt que de dénigrer les moyens utilisés pour atteindre cet objectif. À demi-mots, c'est le thème de la guerre salvatrice que Gabrielle Roy introduit ainsi dans le texte, thème auxquelles les péripéties du roman qui vont suivre donnent un sens beaucoup plus ambigu quand on sait que, les uns après les autres, la plupart des personnages masculins, à l'exception de Jean, chercheront tôt ou tard à rejoindre les rangs des volontaires pour échapper au malheur et à la misère de leur condition sociale plutôt que pour se réaliser humainement.

Alors que les conversations à propos de la guerre se font plus discrètes et que les événements se précipitent, l'évolution psychologique d'Emmanuel, premier personnage du roman à avoir revêtu l'uniforme, attire particulièrement l'attention puisque les questions qu'il se pose nous concernent tous. D'abord, ardent défenseur des bienfaits de la guerre, seule solution au malheur du monde, l'invasion de la France dont on parle avec consternation au chapitre XXVI le laisse dans le désarroi et un profond mutisme qu'Azarius, son *alter ego* plus volubile, ne parvient pas à briser. Au dialogue, Gabrielle Roy substitue alors un discours indirect qui semble plus propice à la réflexion personnelle et au questionnement:

[...] Ainsi qu'Azarius, c'était peut-être qu'il avait accepté, sans le reconnaître, plus que cette seule fidélité au passé. Il avait peut-être perçu, lui aussi, même dans son extrême jeunesse, la gloire, la beauté de la France vivante. Mais il savait que ce n'était point le seul élan qui l'avait conduit à l'action. Il aimait la France, il aimait l'humanité, il s'apitoyait sur la détresse des pays conquis, mais il savait que la détresse régnait dans le monde avant la guerre et qu'on la soulage autrement qu'avec les armes. Et, malgré sa nature sensible, étant plus accessible au fond à toute idée de justice qu'à la simple pitié, il ne savait pas si le lent martyr de la Chine, par exemple, ou la misère profonde des Indes ne le révoltaient pas autant que l'invasion de la France [...] (Roy, 1993, p. 314)

Plus tard, alors qu'il gravit la montagne de Wesmount et ses quartiers cossus animé par une force centrifuge irrésistible qui l'éloigne temporairement de son milieu d'origine, le monologue intérieur traduit plus que jamais son trouble et l'ampleur du sacrifice qui est requis des siens: «Nous autres, ceux d'en bas qui s'enrôlent, on donne tout ce qu'on a à donner: peut-être, nos deux bras, nos deux jambes» (Roy, 1993, p. 337). Quand les certitudes s'estompent à la lumière de la raison, le discours indirect libre s'impose alors pour exprimer le doute qui envahit peu à peu l'esprit du personnage: «Oh, tout ce problème de la justice, du salut du monde était au-dessus de lui, impondérable, immense. Qui était-il, lui, pour essayer de l'examiner?» (Roy, 1993, p. 338).

Ainsi, à la question de savoir pourquoi l'on doit se battre, posée explicitement ou implicitement dans *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy n'apporte jamais une réponse



définitive car les régiments se mettent en marche pour une «raison obscure que l'homme n'arrivait pas à exprimer» (Roy, 1993, p. 398), fait-elle dire à Emmanuel. Néanmoins, force est de constater avec le porte-parole de la romancière que, dans le cas des habitants de Saint-Henri et du reste du Canada, la guerre qui engendre tant de maux revêt une signification bien différente:

[...] il y en avait qui s'en allaient chercher au bout du monde l'assurance que leur Empire durerait. Il y en avait qui s'en allaient au bout du monde tirer des balles, recevoir des balles, et c'était tout ce qu'ils savaient. Il y en avait encore qui s'en allaient chercher au bout du monde le pain de leur famille [...] (Roy, 1993, p. 399)

Et, amère conclusion sous forme d'interrogation: «Mais qu'y avait-il donc encore au bout du monde, hors la mort, qui éclairait les hommes sur leur destin commun?» (Roy, 1993, p. 399).

#### NOTES

1. Le 10 septembre 1939, le Parlement du Canada, après un bref débat, déclare la guerre à l'Allemagne comme l'avaient fait la France et l'Angleterre le 3 septembre précédent. Quant à l'invasion de la France, elle débute le 10 mai 1940 (Linteau *et al.*, 1989).
2. C'est le cas dès l'incipit du roman: «Les soldats défilaient, des gars costauds, bien plantés dans le solide manteau kaki, les bras également raidis dans un poudroïement de neige» (Roy, 1993, p. 21).

#### BIBLIOGRAPHIE

- LINTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude et RICARD, François (1989) *Histoire du Québec contemporain* (tome II: «Le Québec depuis 1930»), Montréal, Boréal, 834 p.
- PAINCHAUD, André (1998) *Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy*, Montréal, Hurtubise, 96 p.
- RICARD, François (2000) *Gabrielle Roy: une vie*, Montréal, Boréal, 646 p.
- ROY, Gabrielle (1993) *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 413 p.
- SIROIS, Antoine (1982) «Bonheur d'occasion, roman de Gabrielle Roy», dans LEMIRE, Maurice *et al.* (dir.) *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III: «1940 à 1959»), Montréal, Fides, p. 127-136.